

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Album Musical

LABELLE & FILIATREAUULT EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 5

MONTREAL, MAI 1884

VOLUME III

DANS UN CIMETIERE

La nuit était douce et sereine,
La lune, pâle à l'horizon,
Jetait sa lueur incertaine
Sur le buis et la verveine
Bordant les tertres de gazon.

En parcourant l'asile sombre
Des morts, guidé par les reflets
Tremblants des lampyres sans nombre,
Des lucioles rayant l'ombre
Comme de légers feux follets,

Je vis, superbe, un mausolée
De marbre, d'or et de granit,
Levant sous la voûte étoilée,
Comme un géant dans la mêlée,
Sa tête orgueilleuse au zénith.

Là dort un conquérant farouche ;
La terre a tremblé sous ses pas.
Puissant rameau d'antique souche,
Son nom vola de bouche en bouche,
Dans vingt tournois, dans cent combats.

Mais aujourd'hui que l'herbe pousse
Drue, entre les pins vermoulus ;
Que du granit l'angle s'émousse,
Ce nom disparaît sous la mousse
Et le passant ne le lit plus.

Sur une pierre, entre les branches
D'un vieux cyprès qui le défend,
Parmi les lis et les pervenches,
Le lilas blanc, les roses blanches,
Je vis briller un nom d'enfant.

La nuit était douce et sereine,
La lune, pâle à l'horizon,
Jetait sa lueur incertaine
Sur le buis et la verveine
Bordant les tertres de gazon.

Victor BONNARD.

—Le Parnasse.

Mai 1884.

De la Propagande Musicale

AU POINT DE VUE MORAL

Nous venons de trouver dans un numéro de la "Musique populaire" un excellent article de Martin d'Angers publié il y a longtemps déjà, et qui s'applique parfaitement à notre pays. Aucune tentative n'ayant jamais été faite au Canada dans la voie indiquée par notre vieux confrère, nous avons cru devoir reproduire *in extenso* les lignes suivantes dictées par le véritable amour de l'art musical.

"La musique est comme une terre excellente, dont on n'a point encore exploré toutes les richesses. C'est une mine féconde qu'il faut avoir le courage de fouiller dans tous les sens. Beaucoup de grands génies y ont trouvé de l'or, mais ils ne l'ont point épuisée. Certains filons sont restés intacts ; et ce sont, je crois, les plus précieux à différents égards. Dans l'intérêt public, songeons moins au brillant qu'au solide ; imitons les anciens grecs, nos maîtres en toutes choses, et nous récolterons, pour la jeune génération, des fruits durables. Sans sortir d'une sphère modeste, les hommes intelligents peuvent faire beaucoup de bien..."

La propagande musicale est plus importante, au point de vue de la moralisation des masses, et plus facile, dans l'exécution, qu'on ne le pense généralement.

Ce n'est point en nous inondant de pianistes, plus ou moins ennuyeux, de compositeurs de romances, de valse, de quadrilles, etc., qu'on fera marcher la musique dans la véritable voie du progrès. Cette recrudescence de futilités est au contraire un signe certain de la décadence de l'art. La vanité, la mode, la gloriole, voilà le mobile de l'impuissante activité des musiciens à petite vue. Chaque genre a son mérite, c'est vrai ; mais on s'occupe trop de celui qui rapetisse notre cadre. Les savants, les hommes sérieux sont assez portés, en France, à ne voir, dans la langue des sons, qu'un simple amusement pour les oisifs. Si donc nous voulons les convertir à ce divin langage, il faut, avant tout, que nous, musiciens, chargés d'un vrai sacerdoce, nous respections cette langue musicale, donnée à l'homme par Dieu, en même temps que la parole, pour exprimer des idées et des sensations qu'aucune autre langue ne peut traduire. Il faut travailler de cœur à propager les saines doctrines, à donner à tous de l'amour, de la vénération pour une science si fertile en immenses résultats. Voilà la véritable mission de l'artiste, qui a foi dans l'art et le respecte. Quand il sort de cette route honorable, il n'est plus digne de son titre.

En entrant dans la profession de musicien, il est utile de

se pénétrer des devoirs moraux qui nous incombent. On n'apprend pas la musique seulement pour soi, pour se procurer de la réputation, de la gloire ; on doit aussi la cultiver dans l'intérêt d'autrui. Les anciens philosophes, les législateurs d'Athènes l'étudiaient sérieusement dans un but de civilisation. Elle faisait, chez eux, partie intégrante d'une éducation complète. Les orateurs lui demandaient leurs in-tonations, les guerriers et les ministres des autels, l'enthousiasme, le peuple, des jouissances toujours pures.

Les artistes doivent la dime de leur talent à la société. Cette contribution, du reste, leur est rendue au centuple. Etre de quelques secours à nos compatriotes, que l'instinct musical rapproche de nous, c'est le beau fleuron de notre couronne artistique. Le prêtre moralise, par sa parole sainte, par ses bons exemples, le soldat, par des actions héroïques, et surtout par la générosité. Le musicien, lui, concourt au même but, en préparant l'harmonie des cœurs par l'harmonie des voix, en créant ou en exécutant des pages sublimes ou touchantes, des chants qui flattent l'oreille et délectent l'âme.

Mais la partie la plus noble, la plus respectable de notre art, c'est l'enseignement. Hélas ! faut-il le dire ? il n'est point encore, dans ce siècle d'admirables inventions, à la hauteur de sa mission moralisante. Certains professeurs se préoccupent, avant tout, de leur petite fortune. Jaloux aussi de plaire à des parents, trop riches d'ignorance, ils n'ont en vue que de faire briller leurs élèves d'un prompt éclat ; par conséquent ils sautent à pieds joints par-dessus les principes de la syntaxe, n'enseignent que le superficiel, jamais le solide. Créer de petits prodiges, voilà leur rêve. Vous savez l'opinion de J.-J. Rousseau sur ces fruits de serre chaude. Les épines sont écartées, les fleurs séduisantes étoilées tout d'abord.

Celui-ci roucoule assez bien une romance, celui-là tapote gentiment un quadrille : que faut-il de plus pour être des virtuoses en herbe ? les épis dorés viendront quand ils pourront. Pourquoi fatiguer ces jeunes natures par le développement de préceptes arides, par des lectures classiques, indispensables ? les bons modèles ? on les dédaigne : les mauvais ? on les dévore ! Voilà pourquoi tant de musiciens couvrent le pavé de Paris.

Quant à l'instruction musicale des masses, depuis assez longtemps j'étudie et traite cette question, toujours pendante, pour savoir qu'on ne la prend point encore au sérieux. On apprend au peuple des notes, des airs, des chœurs plus ou moins populaires ; mais on ne lui inculque pas assez ce goût, cet enthousiasme qui font de la nation allemande et de la nation belge des légions innombrables de vrais musiciens. On ne sait pas tirer parti du levier moral le plus puissant qui existe. On ne donne pas assez, à nos masses chorales, recrutées dans la classe des travailleurs, l'occasion, le désir de chanter en public, de répandre, dans nos places publiques, ces flots d'harmonie qui inondent toute la confédération germanique. On me dira, comme toujours : le sol fran-

çais n'est pas musical. Allons donc ! c'est un vieux radotage de J.-Jacques auquel on ne croit plus depuis longtemps. Si l'on soutenait que l'éducation musicale n'est pas aussi sérieuse en France qu'en Allemagne ; j'appuierais cette vérité. C'est précisément à cause de cela seulement que nos voisins l'emportent sur nous. Quant à leur sol, il n'est pas plus musical que le nôtre : toutefois une instruction raisonnée, persévérante, faisant l'effet d'un bon engrais, l'a singulièrement fertilisé. Faisons comme eux, et nous récolterons les mêmes fruits. Portons partout le flambeau musical ; que Paris donne l'exemple d'une croisade artistique. Il se trouve encore des hommes dévoués au bien, et capables d'entraîner les plus apathiques.

Nos villes de province commencent à entrer dans cette voie, si féconde en bons résultats, mais timidement, sans élan spontané. Le feu sacré n'a pas encore passé par là !

Pourtant il suffirait d'une étincelle électrique pour allumer l'incendie ; et ce n'est pas moi qui irais l'éteindre ; je m'empresserais au contraire de lui fournir des aliments, tant je suis convaincu de l'efficacité de cette flamme bien-faisante. Créer des *Orphéons* dans toutes les localités ; multiplier les chœurs populaires ; arranger surtout en harmonie vocale, les vieux airs de chaque province : tout cela n'est pas un monde à conquérir.

Le Bourbonnais aime à chanter ses joyeuses bourrées, l'Auvergne, ses naïves montagnardes. On connaît les dispositions musicales du nord et du midi de la France. Eveillez l'émulation des masses, dirigez leurs pensées, leurs efforts vers le beau ! Quel bien ne peut-on pas faire, dans les campagnes surtout, avec cette arme innocente ? L'immoralité s'y précipite comme un torrent dévastateur. La simplicité s'éloigne de son berceau naturel. Les jeux bruyants, déshonnêtes, sont en faveur parmi les populations rustiques. Les jeunes filles, abandonnées à elles-mêmes, y apprennent vite un art dangereux, celui de plaire. La parure, la dissipation, la danse et ses suites. Voilà le but de leurs rêves. J'en puis parler sciemment, car j'ai vu de près les mœurs dissolues des campagnes...

Pourquoi donc ne pas tourner cette activité fébrile vers un but honnête en même temps qu'agréable ? Pourquoi les gens riches, protecteurs-nés des beaux-arts, ne chercheraient-ils pas une noble distraction dans le plaisir de faire un bien moral aux pauvres habitants qui les entourent ? Pourquoi n'essayeraient-ils pas d'établir des classes de chant dans les villages, de créer de petits *orphéons* pour la jeunesse ? Il y a presque partout des éléments suffisants pour la réussite de cette bonne œuvre. A peu près tous les jeunes instituteurs, sortis des écoles normales, ont appris la musique et sont en état de l'enseigner : bien plus, ils le doivent ; car c'est dans cette louable intention que l'Etat leur fait donner ce surcroît d'instruction. Les plus zélés d'entre eux se font un plaisir de remplir leur mission toute entière, surtout lorsqu'ils trouvent le terrain bien préparé. Les plus tièdes ne font aucun effort pour améliorer un

sol ingrat ou du moins qu'ils croient tel. Du reste, les premiers se bornent aux éléments les plus vulgaires, et ce qu'il faudrait, ce sont des écoles d'application. Quoiqu'il en soit, voilà des maîtres tout trouvés pour notre œuvre de propagande musicale. Il suffirait d'exciter leur zèle, de leur donner quelques encouragements ; de leur présenter, sous un jour favorable, l'utile mission qui leur serait confiée et qui profiterait aussi bien à eux qu'à leurs élèves. On ne sait pas à quels résultats moraux on pourrait arriver par ce procédé si simple, si attrayant !

Un seul exemple prouvera la vérité de mes assertions. Je dois cette communication si intéressante à l'obligeance de M. P. B. Fournier, mon collègue à la *Société libre des beaux-arts*.

“ Dans une petite localité du Pas-de-Calais, se trouve un château, habité par une dame qui est la véritable providence de l'endroit, secondée par un curé, d'une instruction solide, plein de cœur et heureux de s'associer à ses bienfaits, elle consacre une partie de son temps et de sa fortune au bien-être des vieillards et à l'éducation des filles. Hospice, asile, école, ouvroir, tout cela est édifié par elle, entretenu par elle et bien entretenu. La récompense du travail de l'école et de l'ouvroir, pour les filles, petites et grandes, c'est l'étude de la musique vocale. On leur fait apprendre des chants, des chœurs, comme ceux de l'*Orphéon* parisien, et c'est plaisir d'entendre cette exécution de village qui atteste une attention soutenue et le désir de bien faire.

Quel excellent moyen d'arracher les jeunes filles aux dangereux effets du désœuvrement et du laisser-aller des campagnes ! Pourquoi cette dame ne peut-elle étendre son bienfait aux garçons dont les mœurs se modifieraient certainement ? Pourquoi se trouve-t-il toujours des gens qui font obstacle au bien ?...”

Cette réticence fait assez comprendre le rôle inexplicable de l'instituteur de la commune précitée. Au lieu de donner l'élan, il l'arrête ; il empêche la moitié d'un résultat inappréciable. Mais ce fait isolé, dont il serait facile d'annuler l'existence, ne se reproduirait peut-être nulle part.

Je connais des communes où rien ne s'opposerait à ce qu'on fit l'expérience complète d'une aussi belle institution. L'exemple de cette dame, si généreuse, si intelligente dans sa charité, devrait trouver partout des imitateurs. Ce serait un grand service rendu au peuple. Les riches ne pourraient mieux employer leur fortune qu'à la moralisation des masses ; ils y ont même le plus grand intérêt.

Ce serait la manière la plus simple, la plus sûre de faire de la bonne propagande musicale. Le succès viendrait, sans nul doute, couronner d'aussi louables efforts.

Dans les églises de village, vous entendez hurler les louanges de Dieu ; c'est à faire fuir des Hottentots : j'en dis autant de quelques villes de province. Si chaque paroisse possédait un *orphéon*, ce serait une pépinière de chanteurs pour le temple et pour les fêtes champêtres. Dans ces jours de commune réjouissance, les orphéonistes exécute-

raient en plein air au milieu d'une foule ébahie, des chœurs villagedis, des *bourrées*, des *montagnardes*, des quadrilles en harmonie vocale.

Cet usage, imité des Allemands, donnerait de la solennité, de la variété, de la décence à ces fêtes trop bruyantes, trop monotones.

A l'église, au lieu d'assister à la parodie du plain-chant, écorché par des voix rauques, nasillardes, on aurait de petits concerts religieux, qui édifieraient les fidèles et seraient dignes de la majesté du Créateur. L'acquisition si peu coûteuse d'un *symphonista*, de l'abbé Guichené, qui offre sur un de ses claviers une harmonie toute faite pour les mélodies de Saint-Grégoire, et sur l'autre la possibilité d'accompagner toute sorte de musique, viendrait compléter les moyens d'exécution de cette petite société philharmonique.

A certaines époques de l'année, un jour de fête publique, la ville voisine pourrait appeler toutes les réunions chorales qui l'entourent ; et l'on aurait, sans beaucoup de frais, des *festivals* comme en Allemagne. Puissent les musiciens zélés, tous les hommes dévoués à notre art, prendre l'initiative de cette nouvelle croisade ?

Je serais trop heureux si mes conseils sont entendus, mes vœux exaucés...

J. MARTIN D'ANGERS.

VICTOR MASSÉ

L'art musical vient de perdre un de ses plus aimables représentants et l'*Orphéon* un de ses plus solides appuis : Victor Massé est mort à la suite d'une longue et douloureuse maladie qui le retenait presque constamment couché depuis six années. Il avait soixante-deux ans.

Victor Massé est né à Lorient (Morbihan), le 7 mars 1822. Admis au Conservatoire de Paris à l'âge de douze ans, il fut un élève brillant et obtint toutes les récompenses qu'il pouvait désirer :

Accessit de solfège (1836) ;

2^e prix de solfège (1837) ;

2^e prix de piano dans la classe de Zimmerman (1838) ;

1^{er} prix de piano (1839) ;

1^{er} prix d'harmonie et d'accompagnement (1840).

Entré dans la classe de composition d'Halévy, il remporta au concours de l'Institut le premier second prix (1842) et au conservatoire le premier prix de fugue et de contrepoint (1843). Enfin, en 1844, le premier grand prix de composition lui fut décerné pour sa cantate le *Renégat de Tanger*, qui fut exécutée publiquement à l'Opéra l'année suivante.

Une curieuse et triste coïncidence : aucun prix de Rome n'ayant été donné en 1843, on en accorda deux en 1844, et Victor Massé partagea le prix avec Renaud de Vilbac, âgé alors de 15 ans ; tous les deux viennent de mourir à quelques mois de distance.

Victor Massé passa deux ans à Rome ; puis il voyagea en Italie et en Allemagne.

Revenu en France, il publia quelques mélodies, qui,

sans avoir la valeur personnelle de celles de Gounod, devinrent assez vite populaires, moins à cause du ton original de la pensée qu'à cause de la franchise du rythme et d'un souci très réel de la forme.

Il attendit, comme tant d'autres, que les portes d'un théâtre lui fussent ouvertes ; il débuta (26 novembre 1850) à l'Opéra-Comique par un gentil ouvrage en un acte, la *Chanteuse voilée*, paroles de Scribe et Leuven. La critique d'alors, beaucoup plus perspicace qu'elle ne l'est aujourd'hui, fit un accueil excellent au jeune compositeur et reconnut en lui de vraies qualités : de l'élégance, de l'habileté dans les détails et surtout un grand instinct de la scène. La *Chanteuse voilée* servit également de début à la charmante Mlle Lefebvre, — qui épousa depuis le grand chanteur Faure.

Galathée (14 avril 1852) attira définitivement l'attention du public sur le jeune compositeur. Le succès de cette partition fut considérable ; les airs principaux en furent promptement connus de tout le monde et, aujourd'hui, après plus de trente années, les théâtres du monde entier jouent encore ce charmant opéra. On sait aussi que le rôle de Galathée a été créé avec une verve endiablée par Mme Ugalde, et que celui de Pygmalion a valu de grands succès à M. Faure.

Dix mois plus tard, Victor Massé, à qui l'inspiration ne manquait pas, donna les *Noces de Jeannette* (4 février 1883), le plus populaire de ses opéras, celui que, pour ma part, je préfère aux autres ; une grâce enjouée, une émotion discrète et une véritable sensibilité apparaissent dans chacune des scènes. Victor Massé a eu la rare bonne fortune d'avoir toujours rencontré des interprètes de premier ordre. C'est dans les *Noces de Jeannette* que Mme Carvalho fit sa seconde création, sous le nom de Mlle Miolan.

Je passe rapidement la *Fiancée du diable* (1854) et *Miss Fauvette* (1855) pour arriver aux *Saisons* (1855), une œuvre plus large de facture et renfermant des scènes vigoureuses et dramatiques qui auraient dû être plus remarquées. Les chœurs des *Moissonneurs* et des *Vigneurs* notamment sont fort beaux.

Parler de la *Reine Topaze* (27 décembre 1856), n'est-ce pas rappeler le triomphe inouï de Mme Carvalho, dans cet opéra si bien écrit pour elle ? Je me souviens de l'avoir entendue chanter dans un concert, il y a une quinzaine d'années, l'air du *Carnaval de Venise* — avec les variations de Paganini écrites pour le violon — introduit précisément par Massé dans la *Reine Topaze*. Cette grande artiste l'a exécuté avec une perfection qu'il est impossible d'égaliser. On vante les traits, les vocalises de Mmes Patti et Van Zandt ; naïfs que nous sommes, nous célébrons ces étrangères et nous oublions vite notre illustre compatriote, qui peut servir de modèle à toutes les cantatrices présentes.

De la *Mule de Pedro* (deux actes joués à l'Opéra, 1863) on n'a retenu que des couplets chantés par M. Faure, qui fit du rôle de Pedro sa première création à l'Opéra. Cette œuvre de demi-caractère ne réussit guère, pas plus que *Fior d'Aliza* (Opéra-Comique, 5 février 1866), bien que cette partition renfermât des effets de réelle valeur. Le livret en était bien ennuyeux, l'action trainante ; cependant, mal-

gré les défauts évidents que la lecture de *Fior d'Aliza* m'a fait revoir, je ne puis m'empêcher de garder un souvenir charmant de cette partition. Est-ce parce que l'interprétation en était confiée à Mmes Vandenneuvel-Duprez et Galli-Marié ? Peut-être. J'attribuerai plutôt la persistance de mon plaisir à ce fait, important pour un jeune homme débutant dans la critique musicale : j'assistais pour la première fois à une première représentation à Paris.

Enfin je citerai *Paul et Virginie* (Théâtre-Lyrique de la Gaité, 15 novembre 1876), opéra trop vanté, et qui n'est pas, selon moi, le chef-d'œuvre de Victor Massé, bien qu'il ait remporté un succès éclatant.

Il reste de lui un opéra inédit, *Cleopâtre*, dont les études sont commencées à l'Opéra-Comique.

En 1860, Victor Massé avait accepté les fonctions de chef des chœurs de l'Opéra ; et en 1866, celles de professeur de composition au Conservatoire. En 1872, il fut nommé membre de l'Institut, en remplacement d'Auber.

Victor Massé n'était pas un compositeur de génie, mais c'était un talent aimable, gracieux et fin. Il était le dernier représentant de cette école facile qui a produit Hérold, Boïeldieu, Auber et Adam.

Victor Massé était officier de la Légion d'honneur.

A l'heure actuelle, M. Laurent de Rillé est le seul musicien officier de la Légion d'honneur.

MM. Reyer, Massenet et Saint-Saëns, membres de l'Institut, sont simples chevaliers. M. Léo Delibes succédera certainement à Victor Massé à l'Institut, mais il restera simple chevalier.

Et M. Laurent de Rillé continuera à être le seul, l'unique, l'incomparable officier de la Légion d'honneur.

Julien TORCHET.

RICHARD WAGNER ET BAYREUTH

Que disaient donc les adversaires de Richard Wagner ? A les entendre, les représentations de *Parsifal* à Bayreuth avaient fait *fiasco* la première année (1882). Pour l'année suivante, le succès paraissait *douteux* ; le Maître n'était plus là, la première période de "curiosité" était passée, on devenait indifférent, "l'oubli" allait se faire peu à peu... et autres pronostics du même genre.

Or, qu'est-il arrivé ? Exactement le contraire. Le succès de *Parsifal*, qui avait été incontestable en 1882, s'est encore affirmé l'année suivante, et aux mois de juillet et d'août cette année, ainsi que tous les ans à pareille époque, les représentations de Bayreuth continueront leur marche triomphante. Telle est la vérité, telle est la conviction absolue de l'Association Wagnérienne qui possède aujourd'hui des comités dans tous les pays, et qui déjà compte environ dix mille adhérents.

Il est d'ailleurs facile de s'éclairer ; un examen rapide des faits suffira. Voici, par exemple, les principaux passages d'une circulaire adressée par le comité belge à ses membres ainsi qu'aux partisans et amis de Wagner, et dont je trouve le texte dans l'un des organes les plus autorisés de

la cause wagnérienne, le *Parsifal*, feuille bi-mensuelle, paraissant à Vienne.

"Lorsque, le 13 février 1883, la mort frappa inopinément Richard Wagner, une pensée surgit dans l'esprit de tous ceux qui ont voué aux merveilleuses créations du Maître le culte enthousiaste qu'elles méritent à tant de titres. Cette pensée peut se résumer en quelques mots : maintenir dans toute son intégrité l'œuvre superbe de Bayreuth.

"Dès le 14 mai 1883, les délégués des divers comités wagnériens de l'Allemagne et de l'Autriche se réunirent à Nuremberg et jetèrent le fondement d'une association universelle pour le maintien et le développement de l'œuvre de Richard Wagner. Une propagande active groupa en peu de mois autour des fondateurs plus de cinq mille adhérents."

La circulaire constate ensuite que le triomphe des idées de Wagner n'est plus discutable, et que les auditions de ses œuvres à Paris ont attiré un public qui s'enthousiasme de plus en plus pour ces créations géniales.

"Mais, ajoute la circulaire, combien plus grandioses et géniales elles sont apparues à ceux qui ont pu les entendre et les voir dans le merveilleux cadre que Richard Wagner leur a donné à Bayreuth !

"Aussi, il importe que l'œuvre de Bayreuth survive et demeure un exemple toujours vivant, une école toujours ouverte pour maintenir l'art lyrique à la hauteur sereine où Richard Wagner l'a fait monter.

"Les fondateurs de l'Association universelle ont si bien compris que le monde entier était intéressé à la réalisation du but commun qu'ils ont fixé la cotisation annuelle des membres à la somme minime de cinq francs.

"Les avantages d'une affiliation à l'œuvre consistent dans une notable diminution du prix des places aux représentations, dans une réduction probable du prix des parcours sur les chemins de fer allemands, dans la préférence accordée aux membres pour la distribution des logements à Bayreuth, dans des remises sur les prix des brochures et ouvrages relatifs aux œuvres de Richard Wagner, etc.

"Mais il nous semble que, quels que soient les avantages matériels accordés aux membres de l'Association, il incombe à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'art lyrique et qui en saisissent la haute portée, un devoir auquel ils ne peuvent se soustraire : celui d'aider de leur faible obole les hommes dévoués qui ont considéré comme un legs sacré le désir exprimé par Richard Wagner de voir l'œuvre de Bayreuth lui survivre pendant de longs siècles..."

L'œuvre de Bayreuth est, en effet, placée très haut dans l'esprit des vrais admirateurs de Richard Wagner. *Parsifal* n'est-il pas plus qu'une œuvre d'art ? Liszt n'a-t-il pas proclamé que cette suprême manifestation du génie de Wagner était supérieure même aux chefs-d'œuvre des plus célèbres compositeurs ?

Je reviens, en terminant, à une question dont le côté pratique a son importance. Les réductions des tarifs sur les chemins de fer allemands ci-dessus mentionnées, de même que la notable diminution du prix des places aux représentations sont aujourd'hui des faits accomplis. Le journal le *Parsifal*, dans son avant-dernier numéro, a

donné à ce sujet des renseignements précis que le manque de place m'empêche seul de reproduire ici. On sait, en outre, de source officielle, que plusieurs membres, non contents de verser à l'Association le minimum de cinq francs, ont souscrit pour des sommes variant de mille à vingt mille francs.

Ce sont ces versements supplémentaires qui ont permis de réaliser, dans une très grande mesure, au profit, non du public comme plusieurs journaux l'ont insinué, mais au profit des membres, les avantages énumérés plus haut, avantages dont les nouveaux adhérents pourront recueillir dès maintenant les fruits.

JULES DE BRAYER.

DE TOUT UN PEU

DARMSTADT.—Une manifestation imposante a eu lieu à Darmstadt dernièrement à l'occasion de l'inauguration du monument funèbre élevé dans le cimetière de cette ville en mémoire de Flotow, par la veuve du célèbre compositeur. La cérémonie avait déjà commencé la veille par le couronnement du buste de l'auteur de *Martha* sur la scène du Théâtre de la Cour. Au cimetière, des délégués des principales scènes de l'Allemagne ont, le baron de Hulsén en tête, déposé des couronnes sur le tombeau que surmonte le buste en bronze de Flotow. Un discours a été prononcé par le directeur du Théâtre ducal, M. Munzer ; il a revendiqué Flotow comme un compositeur allemand, et a terminé en déposant sur la tombe une couronne au nom du grand-duc.

**

Victor Hugo a accepté la présidence d'honneur du comité chargé d'organiser à Rouen le bi-centenaire de Corneille.

**

M. Hébert ayant été nommé directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de M. Cabat, on parle de M. Bouguereau ou de M. Bonnat pour remplacer M. Hébert à l'École des Beaux-Arts.

**

—L'an prochain, Paris verra s'ouvrir son premier théâtre d'été.

Il sera établi dans un jardin de 18,000 mètres, tout près de l'avenue du Bois-de-Boulogne, entre la Villa Saïd et la villa Dupont, rue Pergolèse.

Les plans ont été confiés à M. Fransquin-Arveuf, l'architecte de la fête de Murcie à l'Hippodrome.

Tous les genres y seront joués.

L'ouverture est fixée au 1er avril.

**

La distribution des prix aux élèves des classes du Conservatoire aura lieu mardi 5 août, à une heure.

Feuilleton de "l'Album Musical"

MAY 1884.—No 5.

LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR
EMILE RICHEBOURG.

(Suite.)

—Madame, pouvez-vous m'assurer que monsieur votre fils n'est pour rien dans la visite que vous nous faites? Oh! je vous en prie, répondez-moi.

—Eh bien! oui, c'est parce que mon fils m'a parlé de vous, de votre douloureuse position, que je suis venue.

—Merci. Maintenant, je puis vous dire pourquoi j'ai eu la hardiesse de vous interroger. Il y a quelque temps, un jeune homme a rencontré ma fille, par hasard; il lui a parlé, l'a questionnée, elle a répondu; je l'ai blâmée, le mal était fait. Ce jeune homme, madame, j'en suis sûre maintenant, c'est votre fils. Que, bonne comme vous l'êtes, vous veniez à notre secours, que vous donniez à mon enfant du travail, du pain, nous pouvons l'accepter; mais ce serait une action malhonnête et vile, si je ne vous disais pas toute la vérité. Ma fille est jolie, hélas! trop jolie, peut-être; mais elle est bonne, pieuse et sage, c'est tout ce qu'elle possède... Vous appartenez à un monde qui n'est pas le nôtre et vous êtes riche, madame; déjà, vous devez vous préoccuper de l'avenir de votre fils unique; il est de mon devoir dans son intérêt et dans le vôtre, de vous prévenir. Il n'est pas trop tard, mais il est temps. A mon insu, madame, et sans que ma fille ait rien fait pour cela, je vous le jure, votre fils s'occupe d'elle. En face de cette fenêtre, de l'autre côté de la rue, il a loué une chambre.

—Comment savez-vous cela?

—Malgré le soin qu'il met à se cacher, ma fille l'a deviné, aperçu... Elles ont de bons yeux, les jeunes filles! Mais une mère ne les a pas moins bons. J'ai remarqué qu'elle regardait souvent de ce côté, j'ai vu plus d'une fois son visage s'empourprer et, ma main sur sa poitrine, j'ai senti les battements précipités de son cœur. Elle a dix huit ans, madame, et je lui ai donné un cœur en la mettant au monde. Ah! il s'agit du bonheur de nos deux enfants, et vous seule pouvez les sauver. Je vous en supplie, emmenez votre fils!

Madame Pierrard saisit une des mains de la veuve, et la serra dans les siennes. Elle était vivement impressionnée.

—Je vous remercie de votre confiance, dit-elle, et je vous promets de ne pas perdre de vue un instant le bonheur de nos deux enfants.

Elle se leva. Malgré la faiblesse de ses jambes, madame Duverger l'accompagna jusque sur le carré.

—A bientôt, dit-elle.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

IX

Edmond Pierrard attendait impatiemment le retour de sa mère.

—Eh bien! lui demanda-t-il aussitôt qu'elle entra faut-il que je l'oublie?

—Je ne suis pas plus forte que toi, répondit-elle; madame Duverger et sa fille m'ont ensorcelée. Mais parlons sérieusement: ton imprudence peut avoir des conséquences terribles.

—Quelle imprudence?

—Cette chambre que tu as louée... Mademoiselle Duverger t'a vu, reconnu... Sa mère s'est aperçue qu'elle regardait trop souvent de l'autre côté de la rue et elle tremble pour le repos de son enfant...

—Achève, ma mère, achève...

—Enfin, si Adrienne ne t'aime pas encore, elle est bien près de t'aimer.

—Adrienne m'aime! ah! tu me rends fou de bonheur! s'écria-t-il.

—Edmond, tu me désespères. Depuis hier je vis comme au milieu d'un tournoiement vertigineux, et maintenant que j'ai vu mademoiselle Duverger, je suis épouvantée.

—Je ne te comprends pas.

—Mais, malheureux enfant, tu ne vois donc pas que tu marches vers un abîme? Que feras-tu devant l'autorité de ton père?

—Ne t'ai-je pas assuré que je répondais de tout?

—Tu ne m'as rien dit que j'aie pu prendre au sérieux.

—Au fait, si Adrienne m'aime, je n'ai plus rien à te cacher! s'écria-t-il. Je vais te montrer mon talisman.

Il sortit de la chambre et reentra un instant après, tenant un papier dans chacune de ses mains.

—Tiens, lis, dit-il à sa mère en les lui tendant.

Elle lut rapidement.

—Edmond, prononça-t-elle d'une voix vibrante, d'où viennent ces papiers? Comment se trouvent-ils entre tes mains?

Le jeune homme lui fit le récit de sa rencontre avec Adrienne, du livre acheté par un brocanteur, racheté par lui et de sa découverte inattendue.

—C'est merveilleux! s'écria-t-elle, cette histoire est un véritable roman.....

—Eh bien! crois-tu maintenant à la vertu de mon talisman?

—Je crois en Dieu et en sa divine Providence! Certes, ton père ne pourra résister; mais la famille Caillet?... As-tu un autre talisman?

—Oui, ma mère; il se compose des mots suivants: "Madame Mazurier deuxième, d'accord avec M. Caillet, son gendre, a, par des manœuvres que je ne qualifie pas, dépouillé madame Duverger de l'héritage de son père."

—Edmond, que me dis-tu là?

—La vérité, je puis le prouver. Oh! je pourrais t'apprendre encore plusieurs choses tout aussi surprenantes; mais je ne veux te parler que de ce qui est utile à mon bonheur.

—Ainsi, reprit-elle, depuis quinze jours tu as ces papiers.. Pourquoi n'as-tu pas prévenu ton père immédiatement?

—Je voulais être complètement renseigné au sujet de madame Duverger, et puis je t'attendais.

—Soit, mais depuis quinze jours, madame Duverger et sa fille souffrent. La mère se consume lentement dans cette misérable chambre d'hôtel où l'air et l'espace lui manquent. Elles ont besoin de tout. Edmond, il faut écrire tout de suite à ton père.

—Il va venir, attendons-le. Ne perdons plus une minute et, à nous deux, occupons-nous de madame Duverger. Il faut lui trouver un autre logement.

—C'est absolument mon avis.

—Dans une heure, j'aurai loué à Passy une petite maison, entre cour et jardin, que j'ai déjà visitée, et demain, à midi, elle sera convenablement meublée pour recevoir madame Duverger et sa fille.

—Accepteront-elles?

—Elles ne refuseront rien à madame Pierrard, du Havre.

Le lendemain, à dix heures, madame Pierrard entra dans la mansarde de la rue de Seine. Elle surprit la mère et la fille au moment où elles allaient faire un déjeuner à peu près semblable à celui de la veille.

—J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit hier, madame, dit madame Pierrard à la malade. L'air de cette chambre n'est pas salubre, continua-t-elle en appuyant sur les mots avec intention et en souriant. Je vous ai trouvé un autre logement et, si vous le voulez bien, je vais vous y conduire immédiatement. J'ai donné l'ordre qu'on y prépare un petit repas, et je veux me donner le plaisir de déjeuner ce matin avec vous.

Adrienne regarda sa mère avec surprise et ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par la fenêtre ouverte. Ce regard n'échappa point aux deux femmes.

—Vous êtes mille fois bonne, madame, et j'accepte avec reconnaissance.

—Ah ! je suis ravie, fit madame Pierrard. Mademoiselle, faisons vite des paquets de votre linge et de vos effets, une voiture nous attend en bas.

Ce ne fut ni long ni difficile. En moins d'une demi-heure, le garçon de l'hôtel avait descendu quatre petits ballots, et les trois femmes ayant pris place dans le fiacre, il fila dans la direction de Passy.

Adrienne n'avait pas adressé une question ; une grande tristesse s'empara d'elle. Douée d'un esprit subtil et de beaucoup de pénétration, elle comprenait qu'on l'éloignait de la rue de Seine pour la séparer de son ami inconnu et la soustraire à ses recherches ultérieures.

La voiture s'arrêta. Madame Pierrard descendit la première et offrit son bras à la malade, qui l'accepta en tremblant et presque confuse. Elles traversèrent la petite cour, où l'on voyait des lilas prêts à fleurir, et entrèrent dans la maison.

—Est-ce donc ici ? demanda madame Duverger avec étonnement.

—Mais oui, fit madame Pierrard avec son meilleur sourire. Voici votre chambre, poursuivit-elle en ouvrant une porte. Elle est grande, bien aérée ; vous avez un petit jardin, avec des arbres, des plantes, des massifs, vous pourrez y descendre aux heures de la journée où le soleil est bon, et bientôt vous aurez recouvré toutes vos forces.

—Je ne comprends plus ! s'écria la veuve. Elle tremblait, ses jambes fléchissaient.

—A côté de votre chambre, celle de mademoiselle Adrienne ; entrons-y. Voyez, mademoiselle, comme vous serez bien là, près de ce chiffonnier, pour travailler à vos superbes ouvrages.

La jeune fille ne put répondre que par un mouvement de tête. On voyait aux soulèvements de sa poitrine les efforts qu'elle faisait pour ne pas pleurer.

Madame Pierrard les fit entrer ensuite dans un petit salon fort gentiment meublé.

—Un piano ! ne put s'empêcher de s'écrier Adrienne.

—Oui, mademoiselle ; j'ai entendu dire que vous étiez musicienne, et j'espère que tout à l'heure vous me ferez l'amitié de me jouer un morceau.

Cette fois, Adrienne ne put retenir un sanglot.

—Mais qui êtes-vous donc, madame ? demanda la veuve d'une voix étouffée.

—Votre meilleure amie, répondit-elle tout bas. Ici, continua-t-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pourrez recevoir les personnes qui viendront vous voir ; vos amies de pension, par exemple, et les bonnes sœurs qui vous ont élevée et instruite. Mais je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps ; du reste, vous devez avoir faim et l'heure du déjeuner est arrivée.

Elles entrèrent dans la salle à manger.

Madame Pierrard aida la veuve à s'asseoir et fit un signe à Adrienne d'en faire autant. Sur une nappe d'une blancheur éblouissante, on avait mis quatre couverts.

Nous attendons un quatrième convive, dit madame Pierrard en voyant les yeux de la mère et de la fille fixés sur la table. Mademoiselle Adrienne le connaît un peu, et vous me permettrez de vous le présenter, madame Duverger,

C'est un jeune homme, il est né au Havre, il se nomme Edmond Pierrard, c'est mon fils bien-aimé.

La jeune fille poussa un cri ; une porte venait de s'ouvrir en face d'elle et le jeune homme entra. Madame Pierrard le prit par la main et, l'amenant devant madame Duverger :

—Mon fils, madame, dit-elle ; à partir d'aujourd'hui, si vous agréez sa demande, le fiancé de mademoiselle Adrienne Duverger.

Adrienne défaillante s'affaissa sur son siège. Sa mère pleura à chaudes larmes.

—Non, ce n'est pas possible, disait-elle ; je fais un rêve, où suis-je ? M. Pierrard, ma fille... non, non, cela n'est pas vrai !

La famille Pierrard doit beaucoup à madame Mazurier votre mère, reprenait la douce voix de la mère d'Edmond, et nous commençons à acquitter la dette de reconnaissance.

—Et vous voulez que votre fils épouse ma fille ?

—Puisqu'ils s'aiment ! Tenez, regardez.

Le jeune homme s'était assis à côté d'Adrienne ; il lui avait pris les mains et les serrait doucement en la regardant avec tendresse.

—Mais elle n'a rien, rien !

—Votre fille et vous n'êtes pas si pauvres que vous le croyez. Notre maison vous doit compte d'une somme prêtée autrefois par madame Mazurier, votre mère, au père de mon mari. Cela sera réglé par M. Pierrard, qui ne sait rien encore de ce qui se passe. Mais mademoiselle Duverger ne posséderait-elle que ses rares vertus, je serais également heureuse et fière de la nommer ma fille.

Pendant ce temps, le jeune homme racontait à Adrienne émerveillée comment il avait acheté le vieux livre de prières et découvert, dans la couverture, les précieux papiers.

La domestique de madame Duverger entra pour servir le déjeuner. On se mit à table. Edmond avait pensé à tout. L'installation était complète.

—Et votre robe, madame ? demanda Adrienne.

—Je l'avais oubliée, répondit madame Pierrard en souriant ; nous la ferons au Havre.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

X

Les relations d'amitié entre madame Caillet et madame Pierrard n'étaient pas rompues ; elles se voyaient journellement. Mais Edmond, malgré la présence de sa mère à Paris, se montrait encore moins empressé ; on ne le voyait presque plus dans la maison du banquier. Toutes ses journées, il les passait à Passy auprès de madame Duverger et d'Adrienne. Naturellement on devait être très mécontent de cette inexplicable et étrange conduite. On n'en laissait rien voir à madame Pierrard ; on se tenait vis-à-vis d'elle dans une certaine réserve étudiée et on évitait, autant que possible, de lui parler de son fils.

Sans que ce dernier s'en doutât, madame Caillet l'avait fait suivre, et son espion rapporta, un matin, que M. Edmond Pierrard se rendait tous les jours à Passy et qu'il passait presque tout son temps dans une petite maison où demeurait une jeune fille très jolie. L'habitation avait été louée et meublée par M. Pierrard, et personne n'avait pu lui donner le nom de la demoiselle.

Madame Caillet trouva les renseignements suffisants ; elle savait à quoi s'en tenir : la conduite du jeune homme lui était expliquée. D'abord, ce fut de la stupeur, puis des cris d'indignation, de colère et de rage. Madame Mazurier fut de l'avis de sa fille, déclara que c'était une abomination, une injure, et cria plus fort qu'elle. On ne pouvait se montrer assez sévère pour un fait aussi scandaleux.

Il y eut immédiatement un conseil de famille, duquel, par convenance, on crut devoir exclure Mademoiselle Ernestine.

ne. Mais la jeune fille n'était ni aveugle ni sottie, et elle avait l'oreille fine, si fine, qu'à travers une cloison elle entendit les graves délibérations du conseil.

Pour commencer, M. Caillet se mit à rire en disant :

—Eh ! morbleu ! il faut bien que jeunesse se passe !

A quoi madame Caillet répondit d'un ton sec et pincé :

—Quand les hommes ont lâché cela, ils ont tout dit ; c'est le passe-port de leur impudeur.

—Je prends fait et cause pour Ernestine ! s'écria madame Mazurier ; ce n'est pas un mois, deux mois avant d'épouser une jeune fille qu'on se livre à un pareil dévergondage.

—Péché caché... murmura le banquier.

—Monsieur, interrompit la vieille dame avec emportement, c'est avec de semblables maximes qu'on détruit la famille !

—Si vous ne voyez pas l'injure qui nous est faite à tous, je vous plains, ajouta madame Caillet.

—Je partage l'opinion de ma mère, dit M. Caillet fils. Edmond est sans excuse à mes yeux.

Enfin, après discussion, il fut décidé que M. Caillet écrirait immédiatement au Havre à M. Pierrard, pour le mettre au courant de la situation, et qu'on ne dirait rien à madame Pierrard, qui adorait son fils et sur laquelle on ne croyait pas pouvoir suffisamment compter.

Le jour même, on l'attendait à dîner avec son fils, il fut convenu qu'on redoublerait d'amabilités et de prévenances auprès d'elle, et que, vis-à-vis de M. Edmond, on montrerait une froideur digne, qui lui ferait comprendre la réprobation dont on flétrissait sa conduite.

M. Caillet écrivait dans la soirée à M. Pierrard, et le soir, au dîner, on suivit exactement le programme du conseil de famille. Mademoiselle Ernestine, elle-même, prit une attitude fière et donna à sa physionomie, habituellement si avenante, une sévérité glaciale.

Quand on eut pris le café, la nuit étant belle et tiède, on proposa de descendre dans le jardin. Ernestine s'empara du bras du jeune homme et, l'entraînant sous des marronniers séculaires :

—Venez, monsieur, lui dit-elle, venez ; nous avons à causer ensemble sérieusement.

Au bout d'un instant, jugeant qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, en hochant la tête :

—Je sais tout !... fit elle.

—Que voulez-vous dire ? que savez-vous ?

—Je sais que vous êtes un homme affreux. Vous ne m'aimez pas, monsieur.

—Oh ! je proteste contre vos paroles ! Je ne vous aime pas ! c'est bien méchant de me dire cela. Jamais frère n'a aimé sa sœur d'une amitié plus sincère que celle que j'ai pour vous.

—Vous ne mentez pas ?

—Vous mentir à vous, si franche et si vraie en toutes choses !.....

—Alors, vous avez pour moi l'amitié d'un frère ?

—L'amitié, la tendresse, le dévouement.

—Assez. Et l'autre comment l'aimez-vous ?

—L'autre ?

—Oui, la demoiselle que vous allez voir tous les jours.

—Quoi ! vous savez...

—Tout, je vous l'ai dit. Allons, allons, répondez.

—Eh bien ! je l'aime autant que vous. Seulement...

—Pas comme une sœur, dites donc cela tout de suite.

—C'est vrai. Vous voyez que je ne vous mens pas. Après cet aveu, Ernestine, voulez-vous toujours m'épouser ?

—Quant à cela, monsieur, jamais, jamais, jamais !

—Et vous allez me détecter ?

—Je le devrais, mais je sens là que je ne le pourrai pas.

—Oh ! cœur d'or, chère et bonne enfant, comme je vous ai bien jugée !

—Qu'est-ce que vous dites là, monsieur ? Je ne suis pas bonne, entendez-vous, je ne veux pas l'être.

—Vous êtes adorable.

—Vous n'avez pas le droit de me faire des compliments, je vous le défends.

—Vous repoussez mon amitié ?

—Je n'ai pas dit cela.

—Eh bien, puisque nous restons amis, je vais à l'instant vous donner une preuve irrécusable de mon amitié ; je vais vous confier ce que tout le monde, excepté ma mère, ignore encore. Voulez-vous m'écouter ?

—Si ce que vous allez me dire ne me plaît pas, je vous prierai de vous taire.

—C'est convenu. Un jour, il y aura bientôt un mois, j'ai rencontré une jeune fille charmante, sage, honnête et bonne comme vous. Comme vous encore, elle a des cheveux noirs superbes et sa figure ressemble un peu à la vôtre.

—Ah !

—Mais vous êtes riche, heureuse, et elle était pauvre, si pauvre et si malheureuse, que si vous eussiez connu ce malheur immérité, votre bon cœur se serait brisé de douleur. Sa mère, qui appartient à une famille opulente, l'a fait élever dans un pensionnat de premier ordre, elle a reçu une éducation semblable à la vôtre. Cette mère, un modèle de résignation, s'est trouvée sans ressources, par suite de circonstances malheureusement trop communes. Ne pouvant plus payer la pension de sa fille, elle la retira du pensionnat, et, pour vivre, elles travaillèrent ensemble. Un jour, la mère tomba malade, l'enfant travailla pour deux. Pour payer le médecin et les médicaments, pour que la malade eût son bouillon gras, la nuit, le jour, sans cesse, pendant dix huit heures, chaque jour, la jeune fille tira son aiguille ; cela dura plusieurs mois. Je vous ennuie peut-être ?

—Mais non, mais non— continuez.

—Tout ce qu'elle gagnait, c'était si peu d'ailleurs, pourvoyait aux besoins de chaque jour. Une échéance arriva, celle du terme du loyer ; on n'avait pas d'argent, on ne put payer. Le propriétaire fit vendre tout ce qu'elles possédaient, les chassa de sa maison et elles se réfugièrent dans une chambre d'hôtel où vous ne voudriez pas loger des pigeons. C'est en ce moment que je rencontrai la jeune fille. En apprenant leur horrible misère, je fus vivement ému...

—Je comprends, l'émotion a gagné le cœur et vous l'avez aimée autrement qu'une sœur.

—Pas encore.

—Alors, continuez, continuez...

—Certainement, je m'intéressais à elle.

—Parce que vous avez bon cœur.

EMILE RICHEBOURG.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

LABELLE et FILIATREULT.

25 Rue St. Gabriel

Boîte 325 B. P.

Montréal.